

Culte du 01/03/2026, Paroisse réformée du Bouclier
“Un temps liturgique ouvert à toutes et tous
pour penser/panser les violences sexuelles et spirituelles dans l’Eglise”

Lectures :

2 Samuel 12, 1-22

Matthieu 5, 1-12

Prédication (Clémence Sauty) :

Frères et soeurs, cher·es adelphe·s,

Comme membres de la communauté chrétienne, nous nous sommes mis en route à la suite du Christ. Nous avons appris à la lecture de l’évangile selon Marc que le 1er commandement est d’aimer le Seigneur, Dieu, de tout notre coeur, de toute notre âme, de toute notre pensée, et de toute notre force. Et le second commandement : aimer notre prochain comme nous-mêmes. “Il n’y a pas d’autre commandement plus grand que ceux-là” dit Jésus.¹

Ces commandements sont superbes, et pourraient nous éblouir par leur simplicité. Et pourtant, force est de constater que dans nos vies et dans le monde qui nous entoure, l’amour peut revêtir des sens variés et contradictoires.

L’amour nous apparaît d’abord comme un sentiment, une force qui nous émeut intimement et nous pousse à rechercher la compagnie et le bien de l’autre. Et, puisqu’il est un commandement, il peut nous paraître comme une obligation, une contrainte, comme quelque chose de nous que nous ne pourrions refuser à celles et ceux qui nous entourent. Que dire de ces appels à l’amour qui nous font violence ; quand l’amour n’est pas donné joyeusement, mais extorqué ?

Et que dire du mal commis au nom de l’amour ? Il est malheureusement courant que des personnes témoignent des souffrances qui leur ont été causées au nom de l’amour qu’on prétend leur porter, ou pire, au nom de l’amour de Dieu. Et les communautés chrétiennes ne sont pas épargnées. Beaucoup d’entre nous ont entendu ces petites phrases, qui prises à part peuvent simplement être blessantes, mais constituent de véritables tentatives d’emprise si elles sont répétées sur la durée : “Je t’aime et je déteste ton péché.”, ou “Dieu t’aime tellement qu’il veut que tu...”, ou “Tu t’égaras, tu ne peux pas faire confiance à ton coeur, laisse-moi plutôt te guider.”

Au fond, Dieu est amour, et l’amour a bon dos.

¹ Marc 12, 30-31

Dans le 2nd livre de Samuel, Tamar est victime de cette même confusion au sujet de l'amour, qui est présenté comme une forme dépossession de soi par la personne qui le subit.

D'une part Amnon manigance pour violer sa demi-soeur Tamar parce qu'il est "tourmenté jusqu'à se rendre malade à cause d'elle". Alors qu'il se présente comme un pantin animé bien malgré lui par la puissance du désir, il feint, il manipule, il objectifie, il commande, il abuse, il viole, il accuse. Il est manifestement en pleine possession de ses moyens, et pourtant, pour expliquer ses actions, il invoque l'amour comme une puissance dont il subirait les aléas.

De même, Tamar est dépossédée d'elle-même par 'l'amour' qu'elle subit de la part d'Amnon. Les paroles que l'auteur lui prête sont d'une éloquence et d'une intelligence remarquables : "Où irais-je, moi, avec ma honte ? Et toi, tu serais comme l'un des infâmes en Israël. Maintenant, je te prie, parle au roi, et il ne s'opposera pas à ce que je sois à toi." Alors que son statut de jeune fille vierge lui assurait une respectabilité, un mariage, un avenir dans la communauté d'Israël, et alors que la loi la protégeait formellement de tout déshonneur, Amnon menace de la dépouiller de tout cela en un instant. Il ne l'écoute pas, s'impose à elle, puis la chasse. L'amour aura donc coûté à Tamar non seulement son intégrité physique, mais aussi son intégrité symbolique, comme femme et comme membre de la société.

Pour finir, c'est encore Absalom, leur frère, qui prend prétexte de l'amour fraternel pour en quelque sorte se laver les mains de l'affront cruel qu'Amnon a commis envers Tamar, et par association envers toute leur famille. A peine surpris d'apprendre ce qui s'est passé, il déclare : "Maintenant, ma soeur, tais-toi, c'est ton frère ; ne prends pas cette affaire trop à coeur." Alors qu'elle est désormais exclue de la société des jeunes filles et qu'elle n'a plus aucun espoir de se marier, il l'accueille chez lui, loin des regards et loin de tous. Par 'amour' pour eux, Tamar doit taire ce qui lui est arrivé, et porter seule les conséquences des transgressions des membres de sa famille. C'est une dépossession de plus.

L'auteur du récit est loin d'être dupe. La précision confondante avec laquelle il décrit ces faits laisse à penser qu'il a une connaissance approfondie des mécanismes d'abus, où une personne en situation de force se prétend vulnérable pour abuser de son pouvoir et se dédouaner du même coup.

Ce récit fonctionne comme un avertissement ; d'ailleurs il peut nous évoquer ces contes pour enfants, qui enseignent par exemple la prudence face aux loups qui se font passer pour de gentilles grand-mères. Ici, c'est un avertissement adressé à Israël : la transgression d'Amnon et l'humiliation de Tamar marquent le début du déclin du royaume de leur père David.

Les cris de détresse de Tamar, qui déchire ses vêtements et se couvre de cendres, sont prophétiques. Alors qu'elle a parlé avec force, elle n'a pas été écoutée. Elle est une figure de la sagesse, telle que décrite notamment dans le livre des Proverbes : "La sagesse crie dans les rues, elle parle tout haut sur les places, elle appelle à l'entrée des endroits bruyants. Aux portes, dans la ville, elle fait entendre ses paroles."²

Ses cris sont le signe que quelque chose doit se passer, que quelque chose doit être réparé, qu'une conversion est urgente. Mais on l'emmure dans le silence et rien ne se passe. De fait, la situation de la famille royale se détériore, le royaume est ravagé par la guerre, il sera ensuite envahi, et le peuple sera exilé. La ville de Jérusalem sera laissée vide, à l'abandon, désolée. Le mot *shamem*, qui décrira la désolation de Jérusalem, est le même que celui qui décrit ici la désolation de Tamar.³ Elle est comme une ville désertée ; une femme vivante mais comme vide à l'intérieur.

Ce qui est arrivé à Tamar ne peut pas être compris comme un drame personnel qui ne doit pas empêcher le reste d'Israël de continuer à vivre. La rupture dans l'histoire de la communauté est déjà là. Et pourtant, à ce moment de son histoire, Tamar porte seule le deuil.

Cela, peut-être, nous touche.

Le sort de Tamar ressemble à s'y méprendre aux récits de personnes qui nous entourent, de près ou de loin. Parmi bien d'autres, des récits de personnes dévouées dans l'Église, qui ont peut-être simplement voulu répondre à une invitation, ou qui ont voulu servir, s'engager, suivre le Christ, et aimer Dieu de tout leur être - et dont la confiance a été trahie.

Or, peut-on imaginer un Royaume de Dieu à l'image du Royaume de David, où les personnes attaquées dans leur intégrité sont isolées, 'protégées' et mises à l'écart dans des maisons de silence ? Pouvons-nous placer notre espérance dans un Royaume où les cris des plus vulnérables sont considérés comme des nuisances, plutôt que comme des appels à l'aide et des signes puissants que toute la communauté doit retourner vers Dieu ?

Non. Je crois que cela serait une grave erreur.

Dans l'évangile selon Matthieu, Jésus enseigne aux foules que les affligé-es ne le seront pas toujours. Que celles et ceux qui ont faim et soif de justice seront rassasiés. Que celles et ceux qui compatissent recevront de la compassion. Que celles et ceux qui oeuvrent à la paix seront appelé-es enfants de Dieu.

² Proverbes 1, 20

³ 2 Sam 13:20, Ésaïe 24:12, 49:19, 62:4, 64:10, Jr 27, Lam 1:4, 5:18, Ézéchiél 23:33, 33:28-29, 36:34- 36.

Dans ses paroles et ses actes, Jésus répète encore et encore, que les malheurs et l'adversité qui contraignent nos vies parfois jusqu'à l'étouffement, n'affectent jamais notre dignité, ni en tant que personnes, ni en tant qu'enfants de Dieu. Celles et ceux qui sont opprimé-es, ici, ne sont pas discrètement poussé-es vers la sortie, mais au contraire rencontré-es là où ils sont et tels qu'ils sont. Leur souffrance n'est pas tue, mais au contraire nommée à voix haute ; et mieux encore, leur dignité est proclamée autant de fois que nécessaire, c'est-à-dire à de nombreuses reprises.

Heureux êtes-vous, car ce qui vous est arrivé ne dit rien de votre valeur.

Heureuses êtes-vous, car votre dignité est inhérente.

Heureux êtes-vous, car Dieu vous voit tel-les que vous êtes, et il fait de vous un sujet de joie.

Et, par la grâce de Dieu, cela est vrai dès à présent.

Pourtant, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Nous ne pouvons qu'éprouver la tension qui existe entre le Royaume que nous pressentons parmi nous, et les violences qui traversent nos communautés. Aussi les cris prophétiques de Tamar nous interpellent nous-aussi. Quelque chose doit changer. Et je crois que cette conversion réside, en partie, dans un effort commun de lever les confusions que nous entretenons au sujet de l'amour.

L'amour, celui qu'on donne et celui qu'on reçoit, ne nous dépossède pas, il ne fait pas de nous des objets passifs. Au contraire, il nous rend capables ; l'amour nous subjective, nous responsabilise vis-à-vis de nous-mêmes et de nos relations aux autres. Au fond, il nous faut "adopter une éthique de l'amour".⁴

Pour cela, nous pouvons compter sur le génie de celles et ceux qui nous ont précédé en menant leurs propres combats pour la justice, et apprendre par exemple de bell hooks, de qui je tiens cette expression d'éthique de l'amour. Voici comment elle détaille cet effort éthique, je cite, : "intégrer les dimensions de l'amour : soin, engagement, confiance, responsabilité, respect et connaissance [de l'autre] - dans notre vie quotidienne."⁵

De notre capacité à aimer véritablement, de manière responsable et fidèle à l'Evangile, dépend la crédibilité de notre foi chrétienne. Si Dieu est amour, alors n'ayons pas peur de dire que toute forme de prise de pouvoir sur l'autre, par la spiritualité ou par la sexualité, n'est pas de l'amour. Si Dieu est amour, joignons nos voix à celles des personnes qui, comme Tamar, expriment la nécessité d'un changement. Si Dieu est amour, prenons courage et mettons-nous encore à l'oeuvre.

⁴ All about love, 2000, bell hooks

⁵ All about love, 2000, bell hooks

Car de même que Dieu s'est engagé envers nous, aimer nous engage.

Frères et soeurs, cher·es adelphe·s, faisons nôtres les mots si célèbres du philosophe Cornel West : “En public, la justice est la forme visible de l’amour. En privé, l’amour est la sensation intime de la justice.” ou plus précisément : “Justice is what love looks like in public. Love is what justice feels like in private.”⁶

Amen.

⁶ Democracy matters, Dr. Cornel West, 2004